

veloppé dans son épais manteau, il a peine à se défendre d'elles. Qu'en faisant un faux pas, ou en suivant une fausse piste, il quitte un instant le sentier, il est presque inévitablement perdu. Il marche au hasard, en tombant de fondrière en fondrière ; parfois, il s'enfonce à demi dans un trou de neige molle ; il reste quelque temps, comme pour attendre la mort, dans la fosse qui vient de s'ouvrir sous lui ; puis il se relève en désespéré. (ÉLISÉE RECLUS.— *La Montagne.*)

IV. LA CHARRUE.

Tous les ans, on célèbre en Chine une fête bien peu semblable à celles qu'on voit dans les pays d'Europe et d'Amérique.

L'empereur, souverain absolu de quatre à cinq cents millions de sujets, se transporte dans un champ, accompagné de princes et de hauts officiers de sa cour, ainsi que de quatre-vingts laboureurs, dont quarante vieux et quarante jeunes.

Là, une charrue l'attend, attelée de bœufs magnifiques. Il en saisit le manche, et trace un sillon tout le long du champ.

Pourquoi faire ? Ce n'est pas, vous le pensez bien, pour gagner sa journée... Il n'en a pas besoin. Il a de l'or, de l'argent et des pierreries à pleins coffres. En outre, son travail ne mériterait pas un gros salaire. Un sillon, c'est bien peu de chose, et il faut en creuser bien des centaines, à la sueur de son front, sous l'ardent soleil, au vent ou à la pluie battante, avant d'avoir gagné sa journée. Par cette cérémonie, le souverain du plus vaste empire veut montrer quelle estime il professe pour l'agriculture, puisqu'il croit que le manche de la charrue est digne de sa main.

IV. LA CHARRUE (*suite*).

Pour que la terre porte des moissons, il faut qu'elle soit retournée, exposée à

la chaleur et à l'air, fendue et brisée en mottes. Si on la laissait durcir et se couvrir d'une plaque semblable à la pierre, les pauvres plantes ne pourraient pas la percer de leur petite tête, et l'eau ne pourrait pas non plus la pénétrer pour en rafraîchir les racines.

La charrue est un couteau qui sert à ouvrir et à remuer le sol. Mais le sol est dur, il résiste. Quelle misère s'il fallait retourner un champ en se baissant avec un couteau dans la main !

Le couteau de la charrue est attaché à une machine de bois ou de fer à laquelle on attelle des bœufs ou des chevaux. A mesure qu'ils tirent, le couteau entre dans la terre et la coupe du haut en bas ; un autre couteau glisse en dessous dans la rainure, on l'appelle le soc ; il soulève les deux parties du sillon ; un morceau de fer contourné, rivé au soc, rejette la terre sur le côté : c'est le versoir, son nom indique bien son office.

Derrière la charrue, marche l'homme qui la dirige, qui excite ou ralentit l'attelage, qui veille à ce que le sillon soit droit, qui appuie avec plus ou moins de force selon qu'il faut enfoncer plus ou moins. (GAUMONT.)

V. COMMENT VOLENT LES OISEAUX.

Nous sommes sur le bord de la rivière. Prenez une pierre plate et posez-la sur l'eau : elle tombe tout de suite au fond parce qu'elle est lourde. Prenez-en une autre et lancez-la de façon qu'elle rase la surface : vous la voyez frapper l'eau, rebondir pour redescendre de nouveau, rebondir encore, et enfin traverser la rivière. C'est le jeu des ricochets.

L'oiseau fait de même : il rebondit sur l'air. Au moment où il tombe, il ouvre les ailes et en frappe l'air avec vigueur : le choc le fait remonter comme le choc sur l'eau avait fait rebondir la pierre. Il recommence le même manège, et chaque nouveau coup d'aile est un nouveau choc qui lui fait faire un bond